

LES ESSUIE-GLACES, d'Edmond Baudoin

Il y a des livres que l'on ouvre pour se distraire et se divertir, dans le seul but de passer un bon moment. On sait que l'histoire sera un peu impersonnelle, les personnages un peu factices, le récit sans réels enjeux. On endosse un rôle : on joue à se faire peur, à craindre l'échec ou la mort du héros, tout en sachant que tout cela n'a pas beaucoup d'importance et que les gentils triompheront toujours des méchants.

Et puis, il y a d'autres livres assimilables aux longues lettres d'un ami qui nous donnerait régulièrement de ses nouvelles. Ceux d'Edmond Baudoin appartiennent à la deuxième catégorie, et peu importe qu'ils soient édités par l'Association ou par un mastodonte comme Dupuis.

Les essuie-glaces s'ouvre sur un couloir (celui de l'université canadienne où l'auteur vient d'achever un enseignement du dessin qui a duré trois ans ?) qui débouche sur l'encadrement d'une porte d'où émane une puissante lumière. Le personnage franchit un seuil et se trouve propulsé dans un espace indéfini et flotte dans l'air. L'escalier instable qu'il emprunte en s'aidant de ses bras pour maintenir son équilibre, se transforme petit à petit en chemin de fer et le voici atterrissant dans une improbable vallée. Une petite gare émerge, avec une jeune femme, en partance pour un ailleurs mal défini, qui lui demande une histoire. "*Je ne peux pas... les histoires sont dans le réel, et je n'y suis pas.*", lui retorque-t-il. Ce qui lui vaut la réplique suivante : "*Mais si, vous pouvez, vous n'avez qu'à choisir dans vos rêves.*"

L'opposition entre réel et imaginaire est posée mais pas dans les termes habituels puisque le personnage situe les histoires non dans l'imaginaire mais dans le réel. C'est son interlocutrice qui, d'une certaine manière, lui demande de remettre les choses à ce qu'elle pense être la bonne place. Le poète portugais Fernando Pessoa, lui, postulait au contraire de la jeune femme que la vraie vie, c'était l'autre, celle des rêves.

Puisque j'ai commencé cette critique par une distinction, j'en ajouterai une autre : dans la bande dessinée, comme dans d'autres domaines artistiques, il y a ceux qui se placent du côté du réel et ceux qui se réclament de l'imaginaire. D'un côté Baudoin, Neaud, Davodeau. De l'autre Forest. Si ce n'était hors sujet, l'on pourrait discuter à l'infini de la famille à laquelle se rattache Hergé, ce qui est une autre façon de se poser la question de savoir si Tintin est une œuvre humoristique ou réaliste.

Quel que soit le cas de figure, l'artiste est soumis aux mêmes exigences de qualité, d'inventivité. Pour les lecteurs pour qui la bande dessinée ne rime qu'avec les mots sérieux et albums cartonnés couleur, Edmond Baudoin passe pour un auteur "intellectuel", donc plein de morgue et habitué à compliquer ce qui est simple et à s'enfermer dans des postures et des modes.

Il suffit pourtant de lire ses livres pour s'apercevoir que s'il place toujours la barre assez haut, il doute parfois de parvenir au but : "*Je ne vous promets pas de réussir*", dit-il d'ailleurs à son auditrice. Par ailleurs, il aurait plutôt tendance à simplifier, au bon sens du terme, ce qui est compliqué, à savoir, pour reprendre le titre d'un livre de Pavese, "le métier de vivre". Oui, en ce sens, l'on peut dire que les livres d'Edmond Baudoin nous aident à vivre.

La structure de ses récits n'est jamais très complexe, comme si la force des sentiments échangés entre ses personnages balayait tout. Mais elle n'est jamais non plus trop linéaire parce que n'ayant pas de scénario à rebondissement à suivre, il peut se permettre tous les apartés sans pour autant s'épuiser à partir dans tous les sens : il maintient toujours le cap de son propos.

Dans *Les essuie-glaces*, il s'essaie pourtant à un dispositif original. De la page 9 à la page 32, puis de la page 37 à la page 44, ses planches se terminent systématiquement par une case d'environ 3 cm de hauteur qui s'étend sur toute la largeur de la page et qui contraste avec la

partie supérieure de la planche par l'absence d'image et par un lettrage en minuscule. Pour qui n'aurait pas feuilleté avec attention le livre avant d'en entamer la lecture, ce dispositif n'apparaît pas immédiatement.

Dans la plupart des cas, quand le lecteur tournera machinalement la page 9, son regard se portera automatiquement en haut de la page 10. Ce n'est qu'en arrivant au bas de cette page 10 qu'il retrouvera de nouveau ce long bandeau de 3 cm de hauteur qui lui rappellera éventuellement celui de la page précédente. Les lecteurs les plus attentifs repèreront le dispositif en comparant les pages 10 et 11 qui sont en vis-à-vis. Mais je n'exclus pas le fait que certains ne prennent conscience du phénomène que dans les pages suivantes, voire qu'une minorité distraite ne le décèle jamais.

Une fois le dispositif repéré, il devient alors plus clair que les difficultés de lecture plus ou moins conscientes ou, au minimum, les connexions bizarres entre les deux dernières cases de chaque page, étaient dues à une lecture sinon erronée, du moins non chronologique : il apparaît alors que la partie inférieure de chaque page doit être lue en continu, de même que la lecture de la partie supérieure doit "sauter" la dernière case de chaque page.

Ce qui est intéressant, ce n'est pas au fond qu'il y ait deux récits parallèles mais que nous puissions ne pas nous en apercevoir immédiatement. Autrement dit, que nous rattachions, sans trop de heurt, le début de la dernière case de la page 10 qui commence par "*Est-ce cela qu'on appelle le coup de foudre*" aux cases précédentes de cette même page où la femme demande à l'homme de lui raconter une histoire, et non à la fin de la page 9 précédente où il est question des humains, des animaux et des arbres que l'on aime dès le premier regard.

La bande dessinée demeure un art de l'ellipse, même si celle-ci est fortement atténuée dans les mangas, manhuas et manhwas, ce qui prédispose à ne pas réagir négativement face à un phénomène de discontinuité. Mais il est évident que le type d'histoire racontée par Edmond Baudoin y est aussi pour quelque chose. Si *Les Essuie-glaces* relevait du récit policier traditionnel rempli de bagarres et de courses-poursuites, un récit parallèle en bas de page serait immédiatement repéré comme tel.

Lus dans leur continuité, les bandeaux inférieurs des pages accueillent une longue réflexion sur l'amour, la vérité et le mensonge, la rencontre et la séparation. Edmond Baudoin n'étant pas un naïf, il sait qu'en se positionnant sur ce terrain, il risque de s'enliser dans une certaine banalité. Il se demande d'ailleurs, à un moment, s'il ne risque pas d'aboutir à un "*étalage (...) prétentieux d'idées superficielles*". Loin de déverser des propos en vrac sur tout et rien, c'est un artiste, un créateur, pas un invité de talk-show télévisé, il agence les mots et les images sans se laisser porter par le seul hasard, ce que l'on nomme l'inspiration. Mais il prend dans le même temps le risque d'avoir un contrôle sur sa création qui ne soit pas total, qui laisse échapper des scories, des imperfections, des bribes de discours inaboutis. Jamais il ne vise à jouer les élèves brillants, il aurait même tendance à en faire un peu trop dans le rôle de l'homme qui doute.

Cette liberté ne se joue pas seulement dans l'ordre de ce qui ressemblerait à un discours qui se surajouterait, elle imprègne le cœur même du récit. En s'apprêtant à raconter le voyage qu'il s'apprête à faire en compagnie de son amie et d'un couple, le personnage annonce que le déplacement s'engage mal car "*ça ressemble à un scénario écrit d'avance*". A peine a-t-il présenté ses compagnons qu'il s'arrête là dans son histoire, comme si celle-ci, sans doute trop prévisible, n'avait plus d'intérêt. Et il lui faudra être relancé par son interlocutrice pour qu'il consente à continuer, non sans s'arrêter avant terme quelques 20 pages plus loin. Question : "*Et c'est ici que vous mettez le mot fin ?*" Réponse : "*Je ne sais pas, il me semble que j'en ai dit beaucoup*". Mais il reprend le cours de son récit en intégrant une nouvelle histoire dans

l'histoire, par le biais d'un nouveau personnage, Jocelyne, qui ne met à raconter les origines de sa famille et leurs périples avant de s'attacher à un coin de terre canadienne.

Le livre qui aurait pu faire 15 pages, ou 35 pages, en fait 54. D'ailleurs, l'auteur avait déjà réalisé une même histoire, en 44 pages pour Futuropolis (*Le Premier Voyage*) et en 232 pages pour Kodansha, traduite chez L'Association. Parce qu'une histoire ne doit pas ressembler à un voyage trop prévisible, avec des personnages trop typiques ou trop calibrés, elle ne doit pas vraiment avoir de fin parce que rien n'est jamais fini.

Voilà donc un auteur dont les audaces formelles peuvent être remarquables, y compris lorsque leur mécanique grippe, qui se paie en outre le luxe de façonner des personnages, à l'image de leur créateur, pétri d'un humanisme simple, compatissant, chaleureux. Ils respirent la tranquillité rassurante des sages qui refusent de se laisser happer par la peur omniprésente qui englue nos sociétés. Et c'est ce bonheur incongru qui baigne les personnages qui contamine à son tour les lecteurs.

Evariste Blanchet

Les Essuie-glaces, Edmond Baudoin, Dupuis 2006, 54 pl. couleur, 13,50 euros.